

Pluviose 217

- épisode 16 : Le secret du divan Mies Van der Rohe -

Résumé : Lucas Janvier a livré sa marchandise juste à temps à une belle femme d'affaires qu'il connaît : elle s'appelle Margaux.

Le nom de Margaux Savoy est inscrit dans la case "10 heures" d'un carnet de rendez-vous relié en cuir et dont la tranche est dorée à l'or fin, posé sur un bureau de style Bauhaus. Margaux Savoy, qui porte à nouveau sa tenue de femme d'affaires est assise en position foetale dans un divan Mies Van der Rohe. Elle a enlevé ses chaussures. Un quinquagénaire en gilet de laine et pantalon de velours est également présent dans la pièce.

- Donc, si je vous suis bien, c'était la première fois que vous le revoyiez ?

- Oui... c'était la première fois. Il n'a pas changé. Il perd ses cheveux, mais il a toujours le même regard craquant, j'ai cru que j'allais fondre de nouveau et l'embrasser mais... mais je me suis contrôlée. Nous étions là pour affaires n'est-ce pas donc la conversation est strictement restée sur le terrain des affaires. Strictement. Je crois que je me suis bien contrôlée. Je n'ai rien montré. Il avait de la marchandise à apporter... Ce n'était plus rien qu'un fournisseur. Un fournisseur. Juste un fournisseur.

Margaux Savoy se penche vers la table basse imitation Le Corbusier, puise un mouchoir en papier dans une boîte sponsorisée par un laboratoire pharmaceutique. Elle s'agrippe aux accoudoirs de son fauteuil.

- C'est vrai quoi, pourquoi est-ce que je devrais le voir autrement qu'un fournisseur, tout est fini entre nous, j'ai fait le choix de partir, je suis partie. Je suis sûre et certaine que la première chose qu'il a fait, c'est effacer le mot que j'ai écrit au rouge à lèvres sur le miroir de la salle de bains et écouter une de ses chansons débiles sur son juke-box. C'est ce qu'il fait à chaque fois qu'il est triste.

Margaux Savoy met brièvement son pouce en bouche.

- Et vous, qu'est-ce que vous faites quand vous êtes triste ?

- Je...

Margaux Savoy se mord les lèvres. Le tic-tac de la pendule chromée gradue les poignées de secondes qui s'écoulent.

- Du shopping. Je fais du shopping. Je gagne bien ma vie, je peux. C'est pas une petite crise de rien du tout qui va me faire culpabiliser. Merde, quoi ! Je n'ai pas d'homme dans ma vie, pas d'enfant. Je n'ai pour ainsi dire plus de famille mais au moins, j'ai une carte de crédit. Je me suis offert des dessous chics et quelques paires de chaussures. J'aime bien faire du shopping quand je me sens triste.

- Et quand avez-vous fait du shopping pour la dernière fois ?

- La veille. La veille du jour. C'était le 14. Le 14 putain de février... Autrement dit, c'était la Saint-Fleuriste. La Saint-Valentin de mes fesses ! Dans mes boutiques préférées, j'ai croisé des couples, des tas de couples, ils avaient tous l'air aussi heureux que moi et Lucas avant que je ne le quitte. Comme quand il me regardait en souriant et en me caressant la main. On s'est revu hier et il ne m'a pas souri. Il a dit "Tu es toujours aussi belle, Margaux", il a posé la mallette sur la table et il a poussé un gros soupir. Il n'y avait personne dans le restaurant, mais ça ne l'a pas empêché de croiser les doigts sur la table et de presque s'endormir. Il a fallu que je le secoue. Je dois toujours le secouer. Je dois le secouer pour aller faire les courses, je dois le secouer pour savoir ce qu'on va faire ce week-end. Enfin... je veux dire...

Margaux Savoy se mord les lèvres.

- Je veux dire que je devais le secouer. Maintenant je ne dois plus m'occuper de lui. Je ne suis pas sa mère, je ne suis plus sa fiancée, il n'y a plus rien entre nous, vraiment plus rien... simplement il sait faire un truc avec ses mains que les autres hommes ne savent pas faire donc je suis obligée de lui demander, vous comprenez ?

Seul le silence lui répond.

- Je... C'est difficile de quitter Lucas Janvier. Quand on se promène avec lui, il vous fait remarquer des petits détails qu'on n'avait pas vu. Sans lui, toutes les rues se ressemblent. Je ne vois plus les noms rigolos sur les sonnettes. Je peux me passer de lui, vous savez. Un jour, nous étions en train de prendre le petit déjeuner et j'ai eu envie qu'il me caresse la main. Au moment précis où j'ai eu cette envie, comme si un nerf de mon cerveau était relié à son bras, sa main est venue se poser sur la mienne. Des moments comme ça, je n'en connaîtrai plus jamais avec personne alors, je peux m'en passer de Lucas Janvier. Il ne m'a jamais plu, il n'a jamais été mon genre d'hommes. J'en suis complètement guérie. Je peux me

passer de lui. Je peux me passer de lui. Je peux vraiment, vraiment me passer de lui.

Sur la fin de cette tirade, la voix de Margaux Savoy perd en intensité et en conviction. Le quinquagénaire se racle la gorge.

- Oui, je sais, vous allez me demander pourquoi je l'ai quitté... Mais je n'en sais rien moi... J'ai eu peur d'être heureuse. J'ai eu peur d'être encore plus heureuse. J'ai été plus heureuse avec lui qu'avec n'importe quel homme, mais j'ai été incapable de lui dire "Je t'aime" à cause de ma fierté ou de mon orgueil ou de je ne sais pas comment vous appelez ça...

Margaux Savoy se redresse.

J'étais bien avec lui, mieux que je n'ai jamais été, ça ne pouvait pas durer, c'est pas possible qu'il continue à me trouver belle pendant des années, c'est pas possible que je continue à le trouver intéressant après tout ce temps.

- S'il est si peu intéressant, pourquoi me parlez-vous autant de quelqu'un que vous avez choisi de quitter, mademoiselle ?

Margaux Savoy reprend un mouchoir en papier. Elle a tellement pleuré qu'à l'aplomb de ses joues, sur les poches de poitrine de son tailleur strict, il y a deux petites taches circulaires.

- Parce que...

- Nous en parlerons la prochaine fois, mademoiselle. Quelle date souhaitez-vous pour notre prochaine séance ?

- Je n'ai pas été trop décousue, au moins ?

- Vous en reparlerez. Même heure, la semaine prochaine ?

(à suivre)